

sur un ton de tranquillité affectée :—Monsieur le marquis de Champcey, y a-t-il eu beaucoup de lâches dans votre famille avant vous ?

Je me soulevai, et je retombai aussitôt sur le banc de pierre, attachant un regard stupide sur les ténèbres où j'entrevois vaguement le fantôme de la jeune fille. Une seule idée me vint, une idée terrible, c'était que la peur et le chagrin lui troublaient le cerveau,—qu'elle devenait folle.

—Marguerite ! m'écriai-je, sans savoir même que je parlais.—Ce mot acheva sans doute de l'irriter.

—Mon Dieu ! que c'est odieux ! reprit-elle. Que c'est lâche ! oui, je le répète, lâche !

La vérité commençait à luire dans mon esprit. Je descendis un des degrés.—Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ? dis-je froidement.

—C'est vous, répliqua-t-elle avec une brusque véhémence, c'est vous qui avez payé cet homme,—ou cet enfant,—je ne sais, pour nous emprisonner dans cette misérable tour ! Demain je serai perdue, ... déshonorée dans l'opinion, ... Voilà votre calcul, n'est-ce pas ? Mais celui-là, je vous l'atteste, ne vous réussira pas mieux que les autres. Vous me connaissez encore bien imparfaitement, si vous croyez que je ne préférerai pas le déshonneur, le cloître, la mort, tout, à l'abjection de lier ma main,—ma vie à la vôtre ! Et quand cette ruse infâme vous eût réussi, quand j'aurais eu la faiblesse,—que certes je n'aurais pas,—de vous donner ma personne,—et, ce qui vous importe davantage ma fortune,—en échange de ce beau trait de politique,—quelle espèce d'homme êtes-vous donc ? voyons, de quelle fange êtes-vous fait pour vouloir d'une richesse et d'une femme acquises à ce prix-là ? Ah ! remerciez-moi encore, monsieur, de ne pas céder à vos vœux. Vos vœux sont imprudents, croyez-moi ; car si jamais la honte et la risée publique me jetaient dans vos bras, j'aurais tant de mépris pour vous que j'en écraserais votre cœur ! Oui, fût-il aussi dur, aussi glacé que ces pierres, j'en tirerais du sang, ... j'en ferais sortir des larmes !

—Mademoiselle, dis-je avec tout le calme que je pus trouver, je vous supplie de revenir à vous, à la raison. Je vous atteste sur l'honneur que vous me faites outrage. Veuillez y réfléchir. Vos soupçons ne reposent sur aucune vraisemblance. Je n'ai pu préparer en aucune façon la perfidie dont vous m'accusez, et quand je l'aurais pu enfin, comment vous ai-je donné le droit de m'en croire capable ?

—Tout ce que je sais de vous me donne ce droit, s'écria-t-elle en coupant l'air de sa cravache. Il faut bien que je vous dise une fois ce que j'ai dans l'âme depuis trop longtemps. Qu'êtes-vous venu faire dans notre maison, sous un nom, sous un caractère empruntés ? Nous étions heureuses, nous étions tranquilles, ma mère et moi... Vous nous avez apporté un trouble, un désordre, des chagrins que nous ne connaissions pas. Pour atteindre votre but, pour réparer les brèches de votre fortune, vous avez usurpé notre confiance, ... vous avez fait litière de notre repos, ... vous avez joué avec nos sentiments les plus purs, les plus vrais, les plus sacrés, ... vous avez froissé et brisé nos cœurs sans pitié. Voilà ce que vous avez fait, ... ou voulu faire, peu importe ! Eh bien ! je suis profondément lasse et ulcérée de tout cela, je vous le dis ! Et quand à cette heure vous venez m'offrir en gage votre honneur de gentilhomme, qui vous a permis déjà tant de choses indignes, certes j'ai le droit de n'y pas croire,—et je n'y crois pas !

J'étais hors de moi ; je saisis ses deux mains dans un transport de violence qui la domina :—Marguerite ! mon pauvre enfant, écoutez bien ! Je vous aime, cela est vrai, et jamais amour plus ardent, plus désintéressé, plus saint n'entra dans le cœur d'un homme !... Mais vous aussi vous m'aimez... Vous m'aimez, malheureuse ! et vous me tuez !... Vous parlez de cœur froissé et brisé. Ah ! que faites-vous donc du mien ?... Mais il vous appartient, je vous l'abandonne... Quant à mon honneur, je le garde... il est entier !... et avant peu je vous forcera bien de le reconnaître... Et sur cet honneur je vous fais serment que si je meurs, vous me pleurez, que si je vis jamais,—tout adorée que vous êtes,—fussiez-vous à deux genoux devant moi,—jamais je ne vous épouserai, que vous ne soyez aussi pauvre que moi ou moi aussi riche que vous ! Et maintenant priez, priez ; demandez à Dieu des miracles, il en est temps.

Je la repoussai alors brusquement loin de l'embrasement et je m'élançai sur les gradins supérieurs : j'avais conçu un projet désespéré que j'exécutai aussitôt avec la précipitation d'une démenée véritable. Ainsi que je l'ai dit, la cime des hêtres et des chênes qui poussent dans les fossés de la tour s'élevait au niveau de la fenêtre. À l'aide de ma cravache ployée, j'attrai à moi l'extrémité des branches les plus proches, je les embrassai au hasard, et je me laissai aller dans le vide. J'entendis au-dessus de ma tête mon nom : Maxime ! proféré soudain avec un cri déchirant. — Les branches auxquelles je m'étais attaché se comblèrent de toute leur longueur vers l'abîme : puis il y eut un craquement sinistre, elles éclatèrent sous mon poids, et je tombai rudement sur le sol.

Je pense que la nature fangeuse du terrain amortit la violence du choc, car je me sentis vivant, quoique blessé. Un de mes bras avait porté sur le talus maçonnerie de la douve, et j'y éprouvai une douleur tellement aiguë que le cœur me défaillit. J'eus un court étourdissement. J'en fus réveillé par la voix éperdue de Marguerite : —Maxime ! Maxime ! criait-elle, par grâce, par pitié ! au nom du bon Dieu, parlez-moi ! pardonnez-moi !

Je me levai, et je la vis dans la baie de la fenêtre, au milieu d'une auréole de pâle lumière, la tête nue, les cheveux tombants, la main crispée sur la barre de la croix, les yeux ardemment fixés sur le sombre précipice.

—Ne craignez rien, lui dis-je. Je n'ai aucun mal. Prenez seulement patience une heure ou deux. Donnez-moi le temps d'aller jusqu'au château, c'est le plus sûr. Soyez certaine que je vous garderai le secret, et que je sauverai votre honneur comme je viens de sauver le mien.

Je sortis péniblement des fossés et j'allai prendre mon cheval. Je me servis de mon mouchoir pour suspendre et fixer mon bras gauche, qui ne m'était plus d'aucun usage, et qui me faisait beaucoup souffrir. Grâce à la clarté de la nuit, je retrouvai aisément ma route. Une heure plus tard, j'arrivais au château. On me dit que le docteur Desmarets était dans le salon. Je me hâtai de m'y rendre, et j'y trouvai avec lui une douzaine de personnes dont la contenance accusait un état de préoccupation et d'alarme. — Docteur, dis-je gaiement en entrant, mon cheval vient d'avoir peur de son ombre, il m'a jeté bas sur la route, et je crains d'avoir le bras gauche foulé. Voulez-vous voir ?

—Comment, foulé ? dit M. Desmarets après qu'il eut détaché le mouchoir ; mais vous avez le bras parfaitement cassé, mon pauvre garçon !